Et la conséquence immédiate de cette première concession faite, fût-ce seulement en esprit, au Mal, est une trahison inconsciente, une sorte de « virement de fonds », puisque involontairement, malgré qu'on en ait, automatiquement presque pourrait-on dire, par la seule direction du regard intérieur, on se trouve enrichir l'ombre des vertus de la lumière, porter au crédit du Néant, ce qui appartient à l'Être seul.

Cette implicite trahison n'est possible que si le Diable a déjà rencontré en l'âme une secrète connivence. Dans le cas de Gide, la complicité vient évidemment de ce qu'il y a en lui de passif, d'indéfiniment disponible (pour emprunter son vocabulaire), bref de *négatif*. A maintes reprises il note dans son *Journal* (tantôt pour s'en plaindre, tantôt pour s'en féliciter) cette espèce de dépossession de soi, ce manque de résistance intérieure qui lui fait sans cesse se ranger (et souvent avec passion) à l'avis de son interlocuteur, voire de son adversaire. Témoin ce passage (entre autres) extrait du *Journal des Faux-Monnayeurs* : « *Il m'est certainement plus aisé de faire parler un personnage que de m'exprimer en mon nom propre ; et ceci, d'autant que le personnage créé diffère de moi davantage. Je n'ai rien écrit de meilleur ni avec plus de facilité que les monologues de Lafcadio, ou que le journal d'Alissa. Ce faisant, j'oublie qui je suis, si tant est que je l'aie jamais su. Je deviens l'autre... Pousser l'abnégation jusqu'à l'oubli de soi total... De même dans la vie, c'est la pensée, l'émotion d'autrui qui m'habite ; mon cœur ne bat que par sympathie. C'est ce qui me rend toute discussion si difficile. J'abandonne aussitôt* mon *point de vue. Je me quitte et ainsi soit-il*[1]. » On voit tous les avantages qu'un artiste peut retirer de cette attitude, qui si l'on s'en tient aux apparences, ressemble assez à la vertu de « *negative capability* » dont Keats, dans ses *Lettres*, fait le don suprême de l'artiste. (Mais celle-ci est obtenue au terme d'une véritable ascèse, tandis que Gide lorsqu'il s'abandonne à la passivité ne fait que suivre sa pente naturelle.) Mais le danger en surgit immédiatement, si l'on songe que l'interlocuteur ou l'adversaire peut être le Malin, rôdant tel un lion dévorant autour de cette citadelle que nul ne songe à défendre — bien plus au sein de laquelle il ne reste plus sans doute le moindre défenseur. Il semble que chaque fois que Gide se retrouve en tête à tête avec soi-même, lorsqu'il creuse en lui et s'approfondit dans la solitude, il ne rencontre

1. Page 86-87. Cf. le cri de Saül, dans la pièce de ce nom : « *J'encourage tout, contre moi-même* ». Cf. aussi la phrase de *Si le Grain ne meurt* : « *Certains soirs, en m'abandonnant au sommeil, il me semblait vraiment que je cédais la place* » et ce que dit Du Bos (*op. cit.*, note 1 de la page 301) sur la contemplation qui chez Gide est toujours à ce point passive qu'il faudrait presque dire qu'il « est en proie à la contemplation ».